

1996, j'ai dix-huit ans

La voix de mon père est faible dans le combiné du téléphone. Je suis dans la cabine de la résidence universitaire de Howland, au pied de l'escalier. C'est ma première année à l'université.

— Claire, dit-il, ta mère a été réhospitalisée.

C'est un mardi. Ma mère était là deux jours plus tôt, pour le week-end des visites parentales, et je me demande aussitôt pourquoi elle est retournée à l'hôpital.

— Claire, tu m'écoutes ?

Je prends une profonde respiration.

— Je suis là, papa.

— Écoute. Je ne sais pas comment te le dire. Les médecins, ils ne peuvent plus rien faire. Le cancer est trop avancé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je n'aime pas les mots « trop avancé ». Ils me font penser à un funambule en déséquilibre sur la corde raide.

Tout en écoutant mon père m'expliquer les détails de l'hospitalisation de ma mère, je revois les images du week-end précédent défiler devant mes yeux ; des flashes qui se succèdent à toute allure. Ma mère est arrivée le vendredi. Nous avons roulé ensemble dans les montagnes battues

par le vent. La forêt enflammée par les couleurs incendiaires de l'automne (orange, or et rouge sombre), le Vermont était comme un pays étranger pour nous deux. Un silence étrange régnait dans l'habitacle de la voiture, une distance qui n'avait jamais existé entre nous.

Les deux mois écoulés depuis mon entrée à l'université étaient notre plus longue période de séparation depuis ma naissance.

Ma mère s'est efforcée de refermer la brèche entre nous en surjouant la gaieté, et j'ai essayé moi aussi de faire ma part du chemin en lui parlant de mes cours et de la copine avec qui je partage ma chambre, Christine. Ce soir-là, nous avons mangé dans un restaurant italien en ville. Elle a commandé un verre de vin et m'a autorisée à en prendre un. Dans la salle, deux ou trois étudiants dînaient avec leurs parents, et je n'ai pas pu m'empêcher de me sentir gênée pour nous tous.

Le samedi, nous nous sommes promenés sur le campus au milieu des bâtiments à bardeaux blancs et des collines verdoyantes de la Nouvelle-Angleterre, un décor de carte postale. Je lui ai montré mon professeur de poésie, un vieux hippie à la barbe touffue, et le garçon qui me fait craquer, Christopher. Assises sur l'escalier menant au réfectoire, nous l'avons regardé enfourcher sa moto et faire ronfler le moteur.

— Il a une petite amie, ai-je dit à ma mère.

— Pas étonnant, a répondu ma mère.

Je l'ai observée qui l'observait et j'ai eu la certitude qu'elle avait connu ce genre de garçon.

Dans l'après-midi, nous sommes allées faire les boutiques, elle m'a acheté une chemise et des chaussures de randonnée. Les mois suivants, je ne cesserai de porter cette chemise. Comme si je m'étais intéressée à elle ce week-end-là, comme si je lui avais été reconnaissante de m'avoir ren-

du visite. Alors que j'avais juste envie qu'elle s'en aille pour reprendre ma vie.

Au cours du week-end, ma mère s'est relâchée. Elle m'a laissée l'ignorer, fumer des cigarettes dans sa voiture de location, et elle a invité mes amis à dîner avec nous le deuxième soir. Elle mourait d'envie que je lui permette de s'approcher de moi.

Mais je venais de découvrir comment vivre loin d'elle. Pourquoi l'aurais-je laissée se rapprocher ?

Je l'ai regardée partir le dimanche en me mordant les lèvres. Je serrais tellement fort que j'ai senti le goût du sang sur ma langue.

Je reprends conscience de la voix de mon père au téléphone. Il parle d'un hospice.

— Attends, attends, dis-je. Répète.

— Elle est tombée dans la chambre ce matin, ma puce. Je n'ai rien pu faire.

J'imagine ma mère par terre dans sa chambre à Atlanta, vêtue d'une de ses grandes chemises de nuit Yves Saint Laurent. Mon père qui se penche sur elle pour l'aider à remonter sur le lit.

— Mais elle était là ce week-end, dis-je.

— Je sais, ma puce, je sais.

Quelques mois plus tard, quand tout sera fini, mon père me dira qu'elle a dû rassembler ses dernières forces juste pour me rendre visite. Il me dira qu'après m'avoir vue bien installée dans ma nouvelle vie, elle a pu lâcher prise. En entendant cela, je me dirai que j'aurais dû faire comme si j'étais perdue.

— Les docteurs recommandent l'hospitalisation à domicile, dit-il.

— Comment cela ?

Mon père garde le silence une seconde.

— Ils veulent qu'elle soit chez elle pour mourir, m'annonce-t-il finalement.

Tout devient très calme, alors. Des étudiants rient dans la salle commune. La télé est allumée et j'entends des verres tinter. J'attrape une affiche scotchée au mur, en décolle un coin et tire jusqu'à ce qu'elle se détache, puis je la regarde tomber sur le sol.

Mon père m'appelle plusieurs fois cette semaine-là. D'abord pour me dire que ma mère est rentrée à la maison, qu'il y a une infirmière avec elle. Ensuite, pour m'annoncer qu'elle se sent mieux et que je ne dois pas m'inquiéter. Pour l'instant, il faut que je reste concentrée sur mes cours.

— Est-ce que je peux parler à maman ?

— Pas maintenant, ma puce. Elle dort.

Les deux fois où il appelle, elle dort.

Le week-end suivant, je pars à New York avec Christine et deux garçons de notre résidence. Ils s'appellent tous les deux Dave. L'un est un fils à papa, il roule dans une Jeep rouge qui en jette. Je m'agrippe à la portière, tandis qu'il slalome dans Manhattan. L'autre Dave est anarchiste. Il fait de grandes déclarations comme « Que l'Homme aille se faire foutre » et je hoche la tête, craignant de l'approuver et encore plus de le contredire.

Le soir, Dave le fils à papa nous emmène dans un club de jazz minuscule et enfumé de Greenwich Village. Nous nous plaçons dans un coin. Tout est nouveau pour moi : je ne suis jamais allée dans les bars, n'ai jamais traîné la nuit dans une grande ville. Je suis aussi exaltée que terrifiée.

Soudain, le fils à papa se penche vers nous et murmure quelque chose d'un air excité.

— Merde, regardez. C'est Cecil Taylor.

À l'autre bout de la salle, je vois un vieux Noir tapant du pied au rythme de la musique. Pendant la soirée, je ne cesse de l'épier encore et encore, de scruter sa silhouette

frêle et ses mains fripées. Nous avons beau être dans la même pièce, nous avons l'air d'appartenir à deux univers différents.

Plus tard, nous rejoignons l'appartement de quelqu'un à l'extérieur de la ville et je termine au lit avec Dave l'anar. Il m'embrasse en me pelotant à travers ma chemise. Il me susurre à l'oreille d'une voix salace que, si je lui griffe le dos, il me griffera le mien. Refroidie, je lui tourne le dos et m'endors en l'entendant grogner d'un air mécontent. Je me fais la promesse d'arrêter de coucher avec des garçons pendant un moment. Dave est le sixième ou septième avec qui je sors en quelques mois ; ça n'a aucun sens.

Lorsque j'appelle le dimanche soir, mon père me passe enfin ma mère.

D'une voix rauque, elle m'explique qu'elle est au lit.

Je lui parle de mon week-end à New York. Elle me raconte que, lorsqu'elle a emménagé là-bas avec son premier mari, Gene, un musicien de jazz, ils ont dormi sur le canapé du pianiste Cecil Taylor pendant un mois.

Je ne lui dis pas que j'ai couché avec l'anarchiste le deuxième soir.

*

Je n'ai reçu ni colis ni lettre de ma mère depuis deux semaines. Pendant mes premiers mois d'université, il y avait toujours quelque chose dans ma boîte aux lettres quand je l'ouvrais. Ma mère tenait à ce que nous gardions un lien fort. Mon éloignement la rendait nerveuse, même si elle aimait l'université que j'avais choisie.

Marlboro est situé en haut d'une montagne dans le sud du Vermont, très loin d'Atlanta, d'où je viens. Il n'y a que deux cent cinquante étudiants ; la plupart d'entre eux sont écrivains, artistes ou musiciens. Ils ont des familles dys-

fonctionnelles, des histoires chargées et aucune idée de ce qu'ils sont.

Je vis à Howland, une résidence sans charme sur trois étages, où logent vingt étudiants. On y partage même les salles de bains, et je me douche tard le soir en traversant le couloir sur la pointe des pieds. Dans le silence nocturne, le bruit du jet d'eau contre le rideau de douche glacial fait un vacarme épouvantable. Christine est la seule de la résidence à venir d'une petite ville du coin, au milieu d'un tas de fils et de filles à papa originaires des quartiers riches du Connecticut ou des immenses banlieues de villas de Californie.

À vrai dire, je ne fais pas tache à Marlboro. Je suis un peu excentrique, un peu hystérique, comme les ados boudeurs des familles aisées. Dans mon lycée d'Atlanta, j'étais la poétesse de l'école ; je passais des heures à écrire de longs sonnets pleins de fureur à propos de mon petit ami ou du cancer de ma mère. Je fume des Camel Light et je n'ai pas froid aux yeux.

J'ai dix-huit ans, je suis grande et mince. Ma garde-robe se compose d'une collection de tee-shirts à col en V que j'achète en lots dans les rayons pour hommes. Je porte des jeans, des rangers et des soutiens-gorge noirs visibles à travers le coton fin de mes tee-shirts. J'ai teint mes longs cheveux en auburn flamboyant pour faire ressortir mes yeux bleus. Deux semaines avant mon départ pour l'université, je me suis allongée sur le canapé d'un tatoueur pour qu'il me plante une aiguille dans le nez. Je porte désormais un petit bouton argenté dans le trou qu'il a créé à cet endroit. Je crois que toutes ces choses m'aideront à ne pas rester invisible à la fac, mais en fait je suis comme les autres.

Pour l'instant, j'adore Marlboro, ne plus être mêlée aux mélodrames perpétuels de mes amis de lycée, à dis-

tance du cancer de ma mère et des tentatives désespérées de mon père pour souder notre petite famille. J'adore le changement de couleur des feuilles, la colline pentue que je grimpe jusqu'à la bibliothèque, où je lis de la poésie du vingtième siècle pendant de longues heures. Et même si je fais semblant d'en avoir honte, j'apprécie mon boulot qui consiste à laver les assiettes du réfectoire après le dîner. J'aime la camaraderie avec les autres étudiants qui y travaillent ; j'aime les coups de sang qui me viennent parfois. J'essaie de les impressionner en buvant de la bière pendant le travail et en écrasant les canettes du talon avant de les jeter dans la poubelle du recyclage.

Mais je ne trompe personne.

Une autre semaine passe. Mon père m'appelle tous les jours pour me donner des nouvelles de ma mère.

Chaque fois, je lui demande la même chose :

— Tu veux que je rentre ?

— Pas encore, ma puce. On a parlé, ta mère et moi. On veut que tu continues à étudier pour l'instant.

J'acquiesce en essayant d'ignorer l'abîme de doute qui me retourne l'estomac.

La vie suit son cours à la fac, j'arrive toujours en retard le lundi matin à mon cours de poésie, j'écrase des canettes de bière devant le réfectoire après le dîner, je bois du whisky le soir dans la salle commune avec ceux qui s'y trouvent. Il commence à faire froid ; les feuilles tombent et planent en essaims au-dessus du campus.

J'essaie de me concentrer, difficilement. J'ai du mal avec un devoir que je dois rendre pour mon cours d'histoire des idées. Je n'arrive pas à former des paragraphes, et même à écrire des phrases qui étaieraient ma thèse. Je tourne en rond dans ma rédaction, sans rien dire. Pour finir, un soir, je me rends au petit bâtiment où les étudiants peuvent rencontrer des tuteurs. À l'étage, sur un document affiché

au mur, j'écris mon nom en face du dernier créneau disponible, vingt-trois heures, et signe dans la case d'à côté.

De retour à la résidence, un message scotché à ma porte annonce que mon père a appelé. Je l'appelle de la cabine d'en bas. Il a une voix résignée.

— Ça ne s'améliore pas, dit mon père. Les docteurs disent qu'ils ne peuvent rien faire de plus.

Il marque une pause. Subitement, je déteste cette cabine, le petit tabouret métallique sur lequel je suis assise, l'affiche stupide au mur que je suis toujours en train de tripoter.

Mon père reprend :

— J'ai trouvé un hôpital à Washington où un chirurgien est d'accord pour l'opérer. Ça vaut le coup d'essayer.

J'écoute sans rien dire. Je ne sais plus quoi croire. Ma mère est malade depuis cinq ans. Depuis qu'on lui a diagnostiqué un cancer du côlon, quand j'avais quatorze ans, nos vies sont des successions d'opérations, de chimio, de recherches de traitements dits « alternatifs ».

— Pour Thanksgiving, la semaine prochaine, ajoute mon père, j'ai changé ton ticket d'Atlanta pour Washington.

Je l'écoute encore un moment, ses paroles déferlant sur moi comme des vagues.

Après avoir raccroché, je monte dans ma chambre m'allonger sur mon lit. J'ai l'impression d'y être punaisée comme un insecte.

Au bout d'un moment, je regarde l'horloge. Presque onze heures. Je prends mes livres et retourne au centre de soutien. Une lumière solitaire éclaire une fenêtre à l'étage. L'escalier grince sous mes pas.

Le tuteur qui m'accueille s'appelle Michel. C'est un étudiant plus âgé, originaire du Québec. Comme je répète son nom à plusieurs reprises pour m'habituer à sa prononciation, il me regarde d'un air perplexe.

Nous n'avons jamais discuté, mais je l'ai déjà vu dans le réfectoire ; j'avais remarqué sa taille, sa mâchoire anguleuse, ses yeux bleus. Il est beau, mais il n'a pas l'air de le savoir. Il porte un vieux manteau élimé aux coudes. Ce manteau a une âme. Rien à voir avec les manteaux vintage des fils à papa. Il ne peut pas s'offrir mieux.

Je m'assois face à lui et pose ma copie sur la table. J'ai honte. Je sais qu'elle est mal écrite. Je sais aussi qu'il a lu des copies toute la soirée et qu'il a sans doute hâte de rentrer chez lui.

Je reste tranquillement assise, le regard fixé derrière la fenêtre sur la neige et les voitures garées, pendant qu'il parcourt ma prose. Je pense à ma mère, à la prochaine fois où je la verrai, encore un autre hôpital auquel il va falloir s'habituer.

Soudain, je me mets à pleurer.

Michel lève les yeux de ma copie et plisse les yeux. Il ne dit rien.

— Ma mère a le cancer, finis-je par bafouiller. Elle va à l'hôpital à Washington. Je suis censée y aller pour Thanksgiving au lieu de rentrer chez moi. Mon père dit qu'elle va mourir.

Je suis consciente que ma voix est à la fois juvénile et grave. Je ne sais pas pourquoi je lui raconte tout cela, sauf peut-être pour me soulager.

Michel pose ma copie sur la table. Elle y restera, oubliée.

Je terminerai mon devoir la semaine suivante, je ne sais comment, et le rendrai à temps.

— Mon père s'est suicidé il y a un an, me dit-il en guise de réponse.

Sans émotion, comme s'il ne pouvait pas supporter que j'en dise plus sans m'en avoir informée.

Sa phrase reste en suspens entre nous.